

**Le Transfert**
Jacques Lacan**Leçon XVI du 12 avril 1961****Présentée par Angela Jesuino et Stéphane Thibierge**
au Collège de l'ALI, le 1er décembre 2025

Angela Jesuino : Bonsoir, bonsoir à tous. Nous allons traiter de la leçon XVI aujourd'hui. Ça ne vous a pas échappé que cette leçon va déployer l'articulation précise du complexe de castration, nous faire entrer dans le drame phallique, dans la dimension nouvelle qu'introduit ce drame, comme Lacan nous l'annonçait dans la leçon précédente.

Cette leçon peut aussi être vue comme le début de la façon de poser les termes pour déplier la formule que Lacan a mis aussi à la fin de la leçon précédente, à savoir $a = A - \phi$. Donc je pense que cette leçon commence aussi à déplier cette formule. En tout cas, comme je disais, à poser les termes.

Mais pour ce faire, Lacan part d'un tableau. Donc je l'ai... j'ai demandé à Malika de l'agrandir et de le mettre là, parce que dans le volume il est en noir et blanc et ça ne nous permet pas de voir toute la richesse de ce qui est là en jeu et qui va tant intéresser Lacan.

Donc Lacan va commencer à déplier le complexe de castration. Il va partir de ce tableau et, comme à son habitude, j'ai envie de dire, il va partir de ce qui est apparemment *hors champ* de la psychanalyse pour s'en servir, en donner une autre lecture et faire avancer la théorie analytique, et en l'occurrence, ici, en ce qui concerne le complexe de castration.

Lacan dit souvent que l'art précède la psychanalyse. Et il va le démontrer, plus tard dans cette leçon, lorsqu'il compare le tableau de Zucchi à l'illusion du bouquet renversé, en disant qu'il l'a devancé de quelques années, on va dire ça comme ça.

Alors, c'est intéressant de s'apercevoir que cette leçon va se construire dans un mouvement de va-et-vient entre ce que Lacan va élaborer, reformuler de la théorie analytique et le tableau de Zucchi, ou plus précisément ce qu'il va y lire, Lacan, dans ce tableau.

Donc je ne vais pas vous faire la description du tableau. Je l'ai mis là pour que vous puissiez l'avoir sous les yeux, et on peut commencer en demandant : qu'est-ce que Lacan va voir dans ce tableau qui raconte la relation de Psyché avec Éros et, dit-il, le début des « malheurs de Psyché » (p. 368) ?

Alors, il relève d'emblée quatre points : le fait que Psyché est armée d'un sabre courbé, la fleur comme centre mental visuel du tableau (vous le voyez là, le bouquet), l'organe qui doit anatomiquement se dissimuler derrière la masse de fleurs – autrement dit le phallus d'Éros –, il relève aussi le fil de lumière qui unit cette menace du tranchoir à ce qui est ici désigné – c'est-à-dire encore une fois le phallus d'Éros. Et ces quatre points-là sont importants pour la suite.

Bonsoir, Stéphane.

Stéphane Thibierge : Oui, tu as bien fait de commencer...

Angela Jesuino : Je viens à peine de commencer en parlant un petit peu du tableau.

Stéphane Thibierge : Je t'en prie. Vas-y, vas-y.

Angela Jesuino : Donc la question est celle de savoir ce qu'il va en faire, de ces éléments qu'il détache du tableau. Quelle lecture va-t-il en faire ? Et on va y venir en détail car c'est le cœur de la leçon.

Mais, avant, Lacan signale, comme ça en passant, que cette histoire racontée par Apulée « n'était pas sans être connue », il dit ça, « du pinceau [du peintre] Raphaël lui-même » (p. 373) et de ses élèves sous le plafond de la villa la Farnesina. Ça date de 1518, cette affaire.

Mais ce ne sont pas ces images qui intéressent Lacan. Il dit que « ce sont des scènes aimables, [...] trop aimables » (p. 373), et il est vrai qu'il y a un contraste saisissant avec le tableau de Zucchi qui date de 1589. Vous voyez, il y a un laps de temps.

Je vous ai amené ça, pour que vous puissiez vous rendre compte de la différence de ce qui est représenté, et de l'intérêt de cette différence. Alors je ne sais pas si vous avez eu l'occasion de voir ça en vrai, c'est magnifique. Mais je vais vous faire passer le livre. Et donc, vous savez, c'est tout le plafond, ça s'appelle la loggia d'Amour et de Psyché, qui est peint avec toute l'histoire, toute la [narration] de ce mythe raconté par Apulée « dans le détail, scrupuleusement » (p. 373), comme dit Lacan.

Donc vous voyez le genre d'images qui va ici culminer avec le fait que Psyché... on dit Psyché ([psi.fe]) ou Psyché ([psi.ke]) ?

Stéphane Thibierge : Hmm.

Angela Jesuino : Je ne sais pas.

Stéphane Thibierge : Comme on veut. Mais c'est Psyché ([psi.fe]) quoi. On dit Psyché ([psi.fe]) habituellement.

Angela Jesuino : En brésilien, c'est Psyché ([psi.ke]).

Stéphane Thibierge : Ah, tu vois.

Angela Jesuino : Psyché, il y a deux scènes de fin majestueuses : le conseil des dieux où, en fait, Psyché est acceptée parmi les dieux de l'Olympe, parce qu'elle n'était pas déesse, elle était humaine, et puis le mariage... oui, ça, c'est la rencontre, c'est l'assemblée des dieux... et puis le mariage de Psyché et Amour, parce que ça se termine bien dans le conte d'Apulée.

Donc, vous voyez le type d'image qui, à mon avis, est très... dans sa structure, très différente de ce qui est représenté là par Zucchi. Et c'est justement ce qui va intéresser Lacan parce que la démarche de Zucchi est autre : il va peindre le moment crucial, l'instant T, le point de bascule de l'histoire. Le titre du tableau, vous savez, c'est *Psyché surprend Amour*. Donc c'est le moment où ses malheurs vont commencer.

Alors, Lacan va apporter sa propre lecture de l'histoire de Psyché et d'Amour et il va en préciser les termes : Psyché n'est pas une femme, mais l'âme, et dans son histoire, la thématique n'est pas celle du couple, des rapports de l'homme et de la femme. Donc voilà il pose le cadre. Ce dont il s'agit, c'est le rapport de l'homme et du désir. Mais j'ai envie de dire, si la question est le rapport de l'homme avec le désir, ce que Lacan va nous montrer dans cette leçon, c'est qu'il [survient] à partir d'un manque dont le phallus est à la racine.

Alors, ce qui va tant intéresser Lacan dans ce tableau, ce qu'il va y lire dans sa composition même, c'est une analyse structurelle du mythe d'Apulée. Et ce sera l'occasion pour Lacan, à l'instar des travaux de Claude Lévi-Strauss, de mettre en lumière cette lecture structurale de ce moment décisif révélé par le tableau, mais qui a dû attendre Freud pour être mis au centre de la thématique psychique.

Alors, c'est quoi ce moment décisif ? Donc il revient au tableau – et vous allez voir [que] tout le temps il y a ça, il va revenir au tableau pour le décrire. Au moment où il y a une articulation nouvelle qui arrive, il se réfère au tableau.

Alors, ce moment décisif, c'est le complexe de castration mais qui « ne peut s'articuler pleinement qu'à considérer la dynamique [instinctuelle] comme étant structurée, marquée par le signifiant » (p. 375), comme le tableau l'illustre. On va [en] voir le développement. Alors, c'est intéressant que... Ça m'a un peu surpris qu'il parle de « dynamique instinctuelle » ici, mais bon, on peut peut-être comprendre ça parce qu'il va rentrer en dialogue avec les auteurs de son époque, pour parler de cette question de l'instinct. Parce que, dans la plume de Lacan, on est plus habitué à [ce] qu'il parle de la pulsion, et pas de l'instinct. Mais bon.

Donc voilà ce que ce tableau permet à Lacan : c'est de rentrer dans le complexe de castration à partir d'une lecture structurale et voir que le complexe de castration, dans sa structure, est centré d'une façon telle qu'il recoupe la naissance de l'âme. Je ne sais pas comment vous avez lu ça, mais moi je dirais que c'est la naissance du sujet, en tant que divisé par les signifiants.

Ça serait ça le sens du mythe de Psyché : elle « ne commence à vivre comme Psyché [...] en tant que sujet d'un pathos [...] qu'à partir du moment où le désir qui l'a comblée va la fuir, se dérober » (p. 376). L'Éros s'en va, et c'est là que ses ennuis commencent : elle a voulu savoir, trop savoir ; comme Œdipe, en quelque sorte.

Mais... je vous dis ça, je reprends ce que dit Lacan mais il faut savoir qu'avant ce moment que montre le tableau, elle vivait le parfait amour, elle vivait isolée dans une bulle avec Éros, et tout allait bien dans le meilleur des mondes.

L'analyse avec Freud, rappelle Lacan, a été droit à ce point, à ce roc du complexe de castration. Et c'est à partir de ce point de butée, que Lacan va reprendre l'élaboration freudienne. C'est à partir de ce point, on pourrait dire de ce point de réel, là, qu'il va reprendre les choses. Et pour introduire une bascule importante. Mais il va y aller, comme d'habitude, pas à pas.

La première remarque qu'il fait, c'est que sans le complexe de castration nous ne pouvons pas mettre en perspective, situer les phases précédentes du développement de la libido, à savoir les stades oral, anal. C'est-à-dire que le complexe de castration vient resignifier ce

qui était en jeu avant.

Vous vous souvenez que [lors de] la leçon précédente, il parlait de la phase génitale. Et il va poser une question importante par rapport à ça. Parce qu'il dit [que] si dans les phases précédentes il y a une discordance entre l'objet de la demande « avec ce qui dans l'Autre est à la place du désir » – il n'y a pas accord entre ce que le sujet demande et le désir de l'Autre –, rappelons-nous, « dans le stade oral [c'est] la demande du sujet, dans le stade anal [c'est] la demande de l'Autre », Lacan va poser cette question : est-ce que dans la phase génitale on pourrait espérer une « conjonction » du désir du sujet avec le désir de l'Autre, ou de la demande du sujet avec le désir de l'Autre ? (p. 377-378).

Vu qu'ici le désir se présente comme désir, désir sexuel, et il insiste, vu qu'ici « il ne s'agit plus de [la] sexualisation d'une autre fonction », la sexualisation de la fonction orale, anale etc., que « c'est de la fonction sexuelle elle-même [dont] il s'agit » (p. 378).

Il pose la question comme ça : est-ce que le désir du sujet trouve « son identique [avec] le désir de l'Autre » ? (p. 378), est-ce qu'enfin, dans la phase génitale, il va y avoir cette concordance ? Bon, il va sans dire que, même dans la phase génitale, désir et demande peuvent se distinguer.

Mais Lacan ne va pas répondre à ça directement tout de suite, cette question va rester en attente, parce qu'il va faire un détour, il va faire d'abord une incursion dans les théories de l'époque sur la phase génitale et le complexe de castration. Comment est-ce que les analystes, à ce moment-là, expliquent qu'à ce moment précis, justement, où il pouvait y avoir une conjonction de désir, apparaît le complexe de castration, apparaît cette division, cet éclatement, un *splitting* (p. 378).

Je pense que vous avez lu ça dans la leçon, les théories, etc. Je ne vais pas [le] reprendre. Mais je vais mettre l'accent sur ce que Lacan en tire de ces théories, à savoir la façon dont la pensée analytique semble orientée vers une thématique constitutionnelle d'une agressivité primordiale du côté de l'instinct. Voilà où ça reprend le terme. Comme si c'était ça la question de la morsure, la question du fantasme de fellation (p. 379) etc., et comme si ça arriverait à la phase génitale, comme cette histoire de tranchement. Comme si c'était une donnée de constitution presque organique : c'est comme ça !

Alors, c'est important d'extraire de ces théories de l'époque la position de Jones, parce que c'est à partir d'elle... de ce que Jones va introduire, que Lacan va faire un renversement très important, à mon avis.

Que dit Jones ? Il part du concept d'*aphanisis* (p. 380) pour expliquer le complexe de castration comme une crainte de la disparition du désir. Et Lacan – c'est intéressant quand il dit « je pars de faits cliniques » –, il fait référence au rêve du patient d'Ella Sharpe pour mettre en exergue tout autre chose, à savoir la thématique du phallus, et contredire Jones. Parce qu'il va dire exactement le contraire.

C'est « la détermination du mécanisme signifiant qui, dans le complexe de castration, [...] pousse le sujet, non pas à craindre l'*aphanisis*, mais à s'y réfugier, à mettre le désir dans sa poche. Ce que l'expérience analytique révèle, c'est que le sujet peut sacrifier le désir pour en garder le symbole qui est le phallus » (p. 381). C'est quand même poser les choses sur un autre plan. Et je trouve ça très important qu'il commence le paragraphe en disant : « c'est la détermination du mécanisme *signifiant* », c'est-à-dire c'est la mesure où le sujet est déterminé par le signifiant, où on peut faire cette lecture-là.

Mais bon, il faut essayer de comprendre de quoi il s'agit. Et Lacan, encore une fois, retourne au tableau de Zucchi pour faire remarquer que derrière les fleurs, il n'y a rien. Là, peut-être

que vous voyez mieux, en couleurs, là. « Il n'y a pas littéralement la place pour le moindre sexe », et que « ce que Psyché s'apprête à trancher est déjà disparu dans le réel, n'est plus là » (p. 383).

Lacan insiste : « ce qui est concentré dans cette image, c'est bien quelque chose qui est le centre du paradoxe du complexe de castration » (p. 383). Je ne sais pas si vous avez remarqué ça, ce mot de *paradoxe* va apparaître dans la leçon 25 000 fois. Et toujours lié à la question du complexe de castration.

C'est quoi ce *paradoxe* dans lequel il dit qu'il va rentrer ? Et c'est un temps fort de la leçon. Moi je pense que là, il y a vraiment un renversement. Lacan va dire que « l'organisation psychique n'est *pas adaptée* à la réalité du désir sexuel » (p.382). C'est quand même fort de dire ça.

« L'organe n'est pris, [...] abordé, que transformé en signifiant et que, pour être transformé en signifiant, il faut un tranchement » (p. 383). La crainte de la castration, la crainte que quelque chose soit coupé tient à cela : à cette opération de la mise en place du signifiant du désir, signifiant auquel le sujet tient plus qu'au désir lui-même. Et... c'est mettre la question de la sexualité et la question du désir complètement [sur] un autre plan. Et en disant que l'organisation psychique n'est pas adaptée : ce n'est pas une question d'organe, c'est une question de signifiant. La sexualité, c'est une question de signifiant.

Donc, il va s'en servir du tableau pour dire qu'il montre cette élision de l'organe grâce à quoi il n'est plus ici que le « signe de l'absence » (p. 383). Ça aussi, il y a tout un jeu avec cette question du signe et du signifiant. Il est tranché de l'image, il devient le phallus comme signifiant grand Phi, Φ .

« Si ce phallus comme signifiant a une place », dit Lacan « c'est celle de suppléer au point où l'Autre (au grand Autre) [...] est constitué par ceci qu'il y a quelque part un signifiant manquant ». « Il est le signifiant du point où le signifiant manque ». « Un signifiant qui de ce fait a une valeur privilégiée » (p. 383). Moi, je voulais attirer votre attention sur cette formulation : « il est le signifiant du point où le signifiant manque ». Parce que je pense qu'on dit trop vite que c'est le signifiant du manque. Je pense que là, il y a une nuance importante...

Stéphane Thibierge : Humm.

Angela Jesuino : ...et qu'il ne faut pas la louper.

Ce « signifiant du point où le signifiant manque » – et je préfère justement cette nuance dans la formulation – a une double symbolisation (p. 384) au niveau de la chaîne signifiante et au niveau des effets signifiants sur le sujet lui-même divisé. Et c'est marrant le terme qu'il utilise, Lacan : « la pagaille que le sujet a été capable d'y apporter » (p. 384). Ça aussi, je suis très sensible, je ne sais pas si vous l'êtes, vous aussi, à ces changements de niveau de langage dans le texte de Lacan. Il peut des fois parler d'une façon très érudite, et tout d'un coup il parle d'une façon très colloquiale.

Stéphane Thibierge : Humm.

Angela Jesuino : Il y a quelque chose qui est très intéressant de remarquer ça. Et je vous

assure que quand on doit traduire Lacan, c'est une marque importante de son style.

« Ce qui est au centre du complexe de castration, c'est le phallus comme signifiant, c'est-à-dire transposé à une tout autre fonction que sa fonction organique » (p. 384). Donc vous voyez, c'est plus... grâce à cette lecture, ce n'est pas la crainte qu'on vienne couper le zizi.

Alors, encore un retour au tableau, comme à chaque fois que Lacan amène un point nouveau d'articulation. Il dit ça : « ce tableau qui met un vase de fleurs devant ce phallus comme manquant », ce que vous voyez très bien dans l'image, « et comme tel, porté à la majeure signifiante, devance de trois siècles et demi l'image dont je me suis servi sous la forme de ce que j'ai appelé « l'illusion du bouquet renversé » pour articuler toute la dialectique des rapports du Moi Idéal et de l'Idéal du Moi » (p. 384-385).

Et il ne va pas développer plus, dans la leçon, ce tableau ou ce schéma. Mais, dans cette leçon, il met l'accent sur le « rapport de l'objet comme objet du désir, comme objet partiel avec toute l'accommodation narcissique nécessaire dont ce schéma articule les différentes pièces » (p. 385).

Vous savez, c'est intéressant d'aller voir dans le texte de Daniel Lagache comment ce tableau, ce schéma pardon, qui était présent dans le séminaire I, a été enrichi. Justement, pour permettre d'y lire la place de l'objet et aussi l'Autre comme miroir, ici. En plus de toute la question du Moi Idéal et de l'Idéal du Moi. Et c'est intéressant comme il justifie ça. Je ne vous dirai jamais assez qu'il faut lire Lacan avec Lacan. Donc il faut aller voir ça : je vous conseille de lire attentivement la page 682 et la page 683 de « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache »*.

Donc, quand il se réfère au schéma optique dans le séminaire I – c'était le début de l'enseignement de Lacan, 53-54 –, il dit ceci : « C'est dire que notre modèle ressortit à un temps préliminaire de notre enseignement où il nous fallait déblayer l'imaginaire comme trop prisé dans la technique ». Et il dit : « Nous n'en sommes plus là. Nous ramenons l'attention au désir, dont on oublie que bien plus authentiquement qu'aucune quête d'idéal », écoutez bien ça, « c'est lui qui règle la répétition signifiante du névrosé, comme sa métonymie ». La question, c'est le désir. « Ce n'est pas dans cette remarque que nous dirons comment il lui faut soutenir ce désir comme insatisfait (et c'est l'hystérique), comme impossible (et c'est l'obsessionnel). C'est que notre modèle ne laisse pas plus éclairée la position de l'objet a. Car d'imager un jeu d'images, il ne saurait décrire la fonction que cet objet reçoit du symbolique ». (p. 682*).

Vous voyez comment les choses se tressent autrement dans cette nouvelle version du schéma optique. Et c'est intéressant... Darmon va dire que le schéma optique, il va être enrichi au long des séminaires de Lacan : il va encore donner quelque chose d'encore plus précis dans *L'Angoisse*, par exemple.

Mais je voulais vous lire encore deux petits extraits de ce texte, parce qu'il dit... Il est en train de parler, là, de la question du fantasme : « Ce devant quoi le sujet se voit s'abolir, en se réalisant comme désir ». Et il dit : « Pour accéder à ce point au-delà de la réduction des idéaux de la personne, c'est comme objet a du désir, comme ce qu'il a été pour [le grand] Autre dans son érection de vivant, [...] ». C'est très...

Stéphane Thibierge : Dans son érection ?

Angela Jesuino : ...de vivant. C'est joli comme tout, comme formulation. « [...] comme le

wanted ou l'*unwanted* de sa venue au monde, que le sujet est appelé à renaître pour savoir s'il veut ce qu'il désire... Telle est la sorte de vérité qu'avec l'invention de l'analyse, Freud amenait au jour » (p. 682*).

« C'est là un champ où le sujet, de sa personne, a surtout à payer pour la rançon de son désir. Et c'est en quoi la psychanalyse commande une révision de l'éthique. Il est visible au contraire que, pour fuir cette tâche, on y est prêt à tous les abandons, même à traiter, comme nous le voyons maintenant en obédience freudienne, les problèmes de l'assomption du sexe en terme de rôle ! » (p. 683). Vous voyez qu'en 60, il devance la question de la théorie des genres, par exemple.

Stéphane Thibierge : Quand tu évoques, là : « on est prêt à tous les abandons », je pense aussi à la façon dont, quand même, pas mal de collègues et parmi...

Angela Jesuino : Les meilleurs.

Stéphane Thibierge : ...parmi les meilleurs, seraient partisans qu'on arrête de parler de phallus.

Angela Jesuino : Ah ben absolument !

Stéphane Thibierge : Voilà. Voilà l'abandon, majeur, si j'ose dire. Et là, vraiment, c'est très frappant ce que tu évoques.

Angela Jesuino : Oui, oui, oui.

Stéphane Thibierge : Les rôles. Les rôles.

Angela Jesuino : Oui, exactement.

Stéphane Thibierge : On y est. Et le phallus, effectivement, c'est tellement plus facile si on le laisse de côté.

Angela Jesuino : Eh oui.

Donc, il faut toujours faire attention aux références que Lacan cite dans le corps de la leçon et au besoin... non, au loisir (rires), aller lire un petit peu de quoi ça parle.

Stéphane Thibierge : Tu as tout à fait raison, Angela. Ce n'est d'ailleurs pas très loin dans le temps, je crois, les deux.

Angela Jesuino : C'est... Le quoi, le séminaire ?

Stéphane Thibierge : Le texte sur Daniel Lagache.

Angela Jesuino : Ah, non, non, il paraît en [19]60.

Stéphane Thibierge : Le texte de Daniel Lagache ?

Angela Jesuino : Oui, oui, oui, c'est tout à fait contemporain.

Stéphane Thibierge : Voilà, c'est ça.

Angela Jesuino : Donc, il fait ce passage par le schéma optique. Pour articuler quoi ? Quelque chose d'important. À savoir que « le problème de la castration [...] en tant que c'est elle qui est le centre de toute l'économie du désir » – il faut retenir ça quand même : sans la castration, et c'est bien le problème, y compris actuellement, l'économie du désir se trouve... comment dire... hypothéquée, d'une certaine façon – donc la castration « est étroitement lié[e] à cet autre problème qui est celui de comment l'Autre, en tant que lieu de parole, [...] peut et doit devenir quelque chose d'exactly analogue à ce qui peut se rencontrer dans l'objet le plus inerte, à savoir l'objet du désir, [le petit] *a* » (p. 385).

Ça aussi c'est un point fort de la leçon : « C'est de cette tension entre A et *a* (petit *a*) », vous voyez comment il reprend aussi la formule, « de cette chute [...] de niveau fondamental qui devient » – c'est de l'art, hein – « la régulation essentielle de tout ce qui chez l'homme est problématique du désir, c'est de ceci qu'il s'agit dans l'analyse » (p. 385), de cette tension entre petit *a* et grand A.

Alors, c'est intéressant, parce que cette tension, cette articulation, parcourt le séminaire depuis le Banquet. Cette tension était déjà là : quand il parle de la tentative d'Alcibiade de faire chuter, justement, Socrate de la place de grand A à la place de l'objet petit *a*.

Conforme aussi, la fin de la dernière leçon, si vous voulez suivre, dans la page 365, où Lacan dit ça : « C'est ici que nous allons trouver la pointe de ce qui constitue l'impasse et le problème de l'amour : c'est que le sujet ne peut satisfaire la demande de l'Autre qu'à le rabaisser, qu'à le faire lui, cet Autre, l'objet de son désir » (p. 365). Donc là, c'est déplié, déjà dans la leçon.

Alors, la leçon va se finir sur l'examen du drame phallique entre « être et ne pas l'être », « il n'est pas sans l'avoir » (p. 386)... je ne vais pas rentrer là-dedans. Il va dire que c'est autour de cette assomption subjective entre l'être et l'avoir que joue la réalité de la castration (p. 386).

Mais, je voulais relever une note intéressante de Lacan, quand il dit : « la femme est sans l'avoir » (p. 386). Et il dit : oui, c'est vécu douloureusement par le *Penisneid* (p. 386)... mais c'est « aussi une grande force » (p. 386). Et ça, je pense que les féministes qui abhorrent Lacan devraient lire ça (rires).

Alors, ce serait intéressant qu'on puisse discuter par la suite du pourquoi c'est une grande

force. Parce qu'il faudrait un rendez-vous avec le séminaire XX, quelques années plus tard, dix ans plus tard, et les formules de la sexuation. Mais, c'est vrai que, quand on se rappelle un petit peu des formules de la sexuation, la femme a deux flèches, du côté du phallus et de l'autre côté $S(A)$, et ça, ça fait partie, peut-être, de ses forces à elle, de se référer à ça. Enfin.

Une autre chose importante. « Le phallus [...] a un rapport d'équivalence dans le rapport à l'objet : il faut un certain renoncement au phallus pour que le sujet entre en possession de la pluralité des objets qui caractérise le monde humain. C'est bien le problème du névrosé : plus que la peur de perdre le phallus, ce à quoi il ne consent pas, c'est que l'Autre soit châtré, manquant » » (p. 386). Et moi je dirai, je rajouterai : et il est prêt à tout pour cela. Pour venir boucher ce trou dans l'Autre. Ça, c'est quelque chose que, dans l'écoute qu'on peut avoir, est très percutant : combien le sujet est prêt à sauver l'Autre de son manque, de sa castration.

Lacan va revenir au *Banquet*, encore une fois, pour nous dire que : « [si] le désir de l'Autre [est] séparé de nous par cette marque du signifiant » (p. 386) – et c'est une façon de répondre au passage, à la question de savoir si dans la phase génitale il y a une conjonction possible entre... donc, c'est peine perdue. Donc, « [si] le désir de l'Autre [est] séparé de nous par cette marque du signifiant », il dit : « nous comprenons pourquoi Alcibiade [...] demande [...] à voir le désir de Socrate comme signe » (p. 386). Ce qu'on peut lire comme étant une façon d'escamoter cette marque, cette séparation. Socrate refuse, bien sûr, car « ce n'est là [...] qu'un court-circuit » (p. 386), dit Lacan. Et il faut comprendre ce court-circuit. C'est important ça.

« Voir le désir [...] comme signe n'est pas pour autant pouvoir accéder au cheminement par où le désir est pris dans une certaine dépendance, qui est ce qu'il s'agit de savoir » (p. 386). Dépendance du désir de l'Autre, bien sûr, n'est-ce pas ? Et Lacan ouvre ici le chemin à la question du « désir de l'analyste » (p. 386) et de sa position, qui est ce qui va clore la leçon, avec des paragraphes, ma foi, assez difficiles.

Je vais vous proposer une lecture de ces derniers paragraphes, donc, et on va voir si vous êtes d'accord. Parce que j'ai eu du mal à savoir de quoi il était en train de parler. Je ne sais pas si vous avez eu cette difficulté. Alors c'est peut-être ma façon de m'en sortir : « Pour que l'analyste puisse avoir ce dont l'autre manque », c'est l'ambiguïté des termes... « Pour que l'analyste puisse *avoir* ce dont l'autre manque » – ce qui est déjà une formulation bizarre – « il faut qu'il ait la *nescience* », un non-savoir, « il faut qu'il soit sous le mode de l'avoir » (p. 386). Mais de l'avoir, quoi ? Et c'est là ma proposition de lecture : c'est sous le mode de l'avoir, *ce non-savoir*. « Il n'est pas sans avoir un inconscient lui aussi » (p. 387), c'est-à-dire quelque chose qui échappe au savoir. Ou qui échappe à la connaissance, c'est du côté du savoir inconscient.

Il est en train de parler de l'analyste : « il est [...] au-delà de tout ce que le sujet sait, sans pouvoir le lui dire – il ne peut que lui faire signe » (p. 386). Je trouve qu'il est ambigu, Lacan. Il est en train de jouer avec tout ce qu'il a avancé dans la leçon. Mais signe de quoi ? C'est la question. Car « représenter quelque chose pour quelqu'un », dit-il « c'est justement là ce qui est à rompre, car le signe qui est à donner est le signe du manque de signifiant » (p. 386).

Stéphane Thibierge : C'est ça.

Angela Jesuino : C'est tout ce qu'il peut faire. C'est déjà beaucoup...

Stéphane Thibierge : Et il ajoute : « c'est le seul signe qui n'est pas supporté ».

Angela Jesuino : Mais oui, je vais y arriver.

Stéphane Thibierge : Pardon...

Angela Jesuino : Mais oui, c'est le signe... non parce que ça, ça nous donne... vous allez voir où je veux en venir. C'est le signe qui est le plus angoissant, mais c'est pourtant le seul qui puisse faire accéder à l'Autre/autre, à ce qui est la nature de l'inconscient, à science sans conscience, qui est la ruine de l'âme, ce qui fout l'âme par terre, la rend inutile, dit Lacan.

Alors, ce dernier paragraphe, à mon avis, ouvre sur notre actualité la plus brûlante en ce qui concerne la résistance à la psychanalyse. On peut comprendre alors pourquoi on veut faire des lois, des décrets, pour exclure cette science sans conscience de la marche du monde, de la prise en charge du sujet. On peut comprendre pourquoi il faut la dénoncer comme non-scientifique, dénoncer la psychanalyse comme non-scientifique, comme si c'était la vraie science qui pourrait prendre en charge un sujet, qu'elle a forclos, dès le départ, pour que la psychanalyse s'en occupe, justement.

Alors ce qui est intéressant, c'est qu'au moment même où cela se passe, ici, autour de ces projets de lois dont tu as parlé la dernière fois, [...] au Brésil c'est de la religion que vient l'attaque la plus insistante. C'est-à-dire que ce sont les Evangélistes qui déposent au Congrès national une demande de réglementation de la psychanalyse, par le Ministère de l'Education.

Stéphane Thibierge : Ah, carrément ?

Angela Jesuino : Carrément. Parce qu'ils font des formations. Online. Huit mois. Et tu peux devenir psychanalyste, tu vois.

Stéphane Thibierge : Les Evangélistes ? (rires)

Angela Jesuino : Oui, bien sûr, bien sûr. Ça les intéresse beaucoup, la psychanalyse.

Stéphane Thibierge : Ouais...

Angela Jesuino : Mais, vous savez, on peut être un peu interloqué de cela, mais c'est très intéressant qu'au même moment d'un côté ce soit la science, au nom de la science (ce n'est pas la science), d'un certain scientisme, et de l'autre côté la religion, parce que moi je pense que – en tous cas c'est mon hypothèse concernant les Evangélistes – ce qu'ils veulent,

eux... Pourquoi ils s'intéressent tellement à la psychanalyse ? Il y a un marché à prendre, bien sûr, mais au-delà de ça, c'est quoi ? C'est la question du Réel qu'ils ne supportent pas. Le Réel que l'analyse porte et qui porte l'analyse. Là il y a quelque chose de l'ordre d'un impossible que ni la science, ni la religion ne peuvent supporter.

Stéphane Thibierge : Humm.

Angela Jesuino : Et Lacan dit ça très bien dans *la Troisième*, que la science va escamoter le Réel par la technique, et la religion va le noyer dans le sens. Et que justement, le Réel, ce qui ne va pas, les points de butée, c'est de cela dont on s'occupe, nous, les psychanalystes. Donc moi je pense que dans cette actualité-là, nous sommes à nouveau – parce que ça revient – au cœur de cette question-là. Et il faut le savoir. Et quand on lit Lacan, on comprend pourquoi. Il l'articule très bien. Si la science... comment il formule ça ? « Si la science sans conscience est la ruine de l'âme, qui veut le savoir ? », n'est-ce pas.

Voilà. Voilà ce sur quoi je voulais attirer votre attention pour cette leçon du 12 avril 61.

Stéphane Thibierge : Merci beaucoup, Angela. D'autant plus que cette leçon, elle est vraiment assez centrale dans le séminaire, la leçon suivante aussi – dont David a accepté de prendre la charge parce que je pourrais pas. Ce sont des leçons vraiment centrales, parce que, évidemment, cette question du phallus est vraiment dépliée d'une manière très très fine et très forte en même temps, sur le plan de la décomposition structurale. Tu as fait comme tu fais régulièrement un parcours très... tu n'as esquivé aucune difficulté, et je t'en remercie beaucoup. Je pense que tout le monde y est sensible.

Alors, que dire ? Pour ajouter à ce que tu évoquais, il y a un point qui est très important dans cette mise en place du phallus, au point où il en est, à ce moment-là, c'est que le grand Phi, il est à l'articulation du grand A et du petit a. Le grand A c'est-à-dire la structure (on peut dire ça comme ça), ce qui – tu as insisté dessus comme le fait Lacan – ce grand A qui pour nous indique la prévalence absolue du signifiant dans ce qui détermine le petit objet humain, au début ; le grand A, le lieu du signifiant.

Et Lacan dit, le petit a, c'est en quelque sorte la répercussion du signifiant phallique et du manque dans le signifiant, du manque dans l'Autre, c'est la répercussion donc de ce manque dans l'Autre au niveau du grand A, cette répercussion donne le petit a. Et il n'y a évidemment aucune synthèse possible, entre ce qui est articulable du côté du grand A et ce qui est en quelque sorte... pas précipité par le sujet, mais ce qui va être bouché par le sujet de son rapport au grand A par, justement, l'objet prenant une consistance de fantasme. Je ne dis pas l'objet cause, car en principe l'objet cause, il continue de causer même s'il est recouvert par un fantasme ; mais l'objet du fantasme vient boucher cette question du trou dans l'autre.

Alors dans cette leçon, tu l'as très bien évoqué, il y a vraiment bien marqué par Lacan, et pas à pas, ce fait que le phallus vient représenter le décalage nécessaire et décisif entre le grand A – la détermination par le signifiant – et le petit a – c'est-à-dire la question de l'objet. Le phallus est justement ce qui va déterminer que les choses sont dans cette tension entre les deux. Alors, il me venait ça.

Il y a une chose aussi que tu as très bien évoqué, et qui va assez loin, c'est la manière dont tu as insisté sur le tableau de – comment il s'appelle ? Zucchi ? – C'est quand même assez

remarquable que Lacan ait trouvé chez ce Zucchi, là, en sortant d'un ascenseur, en regardant sur la gauche, il a trouvé ce que lui-même, Lacan, met en place avec les Remarques sur le rapport de Daniel Lagache et le bouquet renversé, etc. Parce que qu'est-ce que fait... en plus, elle s'appelle Psyché, c'est l'âme, mais ce n'est pas seulement l'âme. Qu'est-ce que c'est une psyché en français ? C'est un miroir. Et, dans le tableau, qu'est-ce qu'elle fait Psyché ? Donc elle s'approche, elle éclaire Eros, et elle éclaire notamment cette partie cachée par les fleurs, où Lacan dit d'ailleurs : « il y a rien », ce que cachent les fleurs c'est déjà rien puisque ce corps, il est humain, il est pris dans le signifiant donc de toute façon il est néantisé par le signifiant. Eh bien, cette Psyché, elle vise donc dans son action de tranchement, elle vise le phallus.

Qu'est-ce que dit d'autre Lacan dans le *stade du miroir*, beaucoup retravaillé au niveau du bouquet renversé ? Il dit que pour que l'image prenne consistance, il faut que quelque chose de complètement leurrant se mette en place, de façon nécessaire au titre d'une identité, par exemple, moïque – ou pour que quoi que ce soit, d'ailleurs, puisse prendre valeur de réalité – il faut que soit tranché justement le Phi, il faut qu'il soit retranché. C'est son retranchement que l'image va, non pas représenter, mais d'où elle va tirer son érection...

Angela Jesuino : Sa consistance.

Stéphane Thibierge : Sa consistance, oui. Et donc le tableau, littéralement, on a l'impression, dans cette lecture structurale que tu en as rapporté, que fait Lacan, on a l'impression que le tableau vient animer le bouquet renversé, mais d'une façon très précise, jusque dans quasiment les détails.

Et puis, il y avait une dernière remarque qui me venait en t'écoutant et en pensant à la leçon, c'est cette histoire qui a du quand même vous... parce que elle t'a troublé et moi aussi, au début je me suis dit, mais qu'est-ce qu'il dit, là ? Cette histoire de « science sans conscience n'est que ruine de l'âme ».

Dans toute la tradition de l'éducation en France, cette formule elle est entendue comme une formule humaniste qui signifie que la science, si elle n'est pas accompagnée d'une conscience – qui en quelque sorte la rend reconnaissable, adaptable etc. etc., congruente à notre monde – , une science qui ne serait pas comme ça n'est que ruine de l'âme, c'est-à-dire en gros, c'est pas bien, hein, ça mène à la perdition. Mais là, ce que Lacan nous dit (comme souvent il fait) en prenant les choses au pied de la lettre : une science sans conscience, qu'est-ce que c'est qu'une science sans conscience ? Je trouve que tu l'as vraiment très bien repris, la science sans conscience c'est une science qui dit : il [n']y a pas d'Autre de l'Autre. Parce que la science avec conscience, ce serait : il y a un Autre de l'Autre. L'Autre n'est pas radicalement l'Autre puisqu'il y a une conscience de ce manque ou de cette altérité radicale. Donc ce serait la complétude. L'Autre de l'Autre, il existe et nous le maîtrisons. Donc une science avec conscience, ce serait ça.

Mais la psychanalyse c'est une science qui n'est pas bouclée sur une conscience. Et donc, effectivement, comme tu l'as souligné aussi, c'est la ruine de l'âme, elle n'a plus rien à faire l'âme, elle ne peut que s'en aller, désolée, déprimée, mélancolique.

Angela Jesuino : On pourra dire en quelque sorte que c'est la science de l'inconscient, c'est la science des rêves.

Stéphane Thibierge : Par exemple ! C'est la science des rêves, tout à fait, c'est la *Traumdeutung*. Je le dis souvent car ça me frappe beaucoup, ça, en allemand. J'ai fait un peu d'allemand, donc pour une sensibilité germanisante, la *Traumdeutung* ce n'est vraiment pas seulement ce que veulent dire les rêves, c'est une nouvelle *Deutung* dans le monde, une nouvelle signification, qui apparaît avec Freud. Et c'est une signification qui ne se boucle pas sur elle-même, c'est pour cela que – j'aurais peut-être l'occasion de le formuler plus précisément, parce qu'en ce moment, ça barde ! On est attaqué au Sénat, on est attaqué bientôt à l'Assemblée Nationale... – mais il faudrait souligner que la psychanalyse, c'est pas une méthode de psychothérapie parmi d'autres, c'est pas un sous-tiroir dans le magasin des...

Angela Jesuino : C'est pas une technique, hein.

Stéphane Thibierge : C'est pas une technique. La psychanalyse, c'est un fait de civilisation, c'est pas rien. C'est un fait de civilisation, au même titre que l'écriture, ou la science, justement. C'est un fait de civilisation. C'est pas une petite étiquette parmi les différentes techniques psychiques que je pourrais avoir dans mon tiroir de professeur. C'est pas ça la psychanalyse. C'est vraiment un fait de civilisation, c'est un séisme ! Qui change complètement la civilisation. Bon.

Du coup, effectivement, l'âme, elle est très .. la psychanalyse est très ... on a plus besoin de l'âme. Ça, c'est quelque chose, vous savez, à quoi on ne se résigne pas facilement, parce qu'on y croit quand même dur comme fer à l'âme. Donc ce sont des leçons capitales.

Et... Il me vient une dernière chose en voyant les affichettes sur *La suggestion et ses avatars*, le séminaire d'hiver. Le séminaire d'hiver, il tombe bien – ça prouve qu'on est tous travaillé par la question du transfert. Parce que franchement le dernier paragraphe, ici : « représenter quelque chose pour quelqu'un, c'est justement là ce qui est à rompre, car le signe qui est à donner est le signe du manque de signifiant ». Or, la suggestion et ses avatars, c'est quoi ? C'est le fait qu'on représente quelque chose pour quelqu'un. Et alors là, évidemment, on a tous les effets de suggestion qu'on veut, mais on a aussi tous les effets de fascination, etc., on va avoir du public. Eh bien, la psychanalyse c'est pas ça.

Les journées, là, du séminaire d'hiver, on aurait quasiment pu prendre comme argument le dernier paragraphe de la leçon. J'espère que ça vous encouragera à y venir ! (rires) Mais c'est vrai... c'est de ça qu'il s'agit.

Angela Jesuino : Je disais avant que tu arrives que cette leçon c'est aussi une façon de déplier la formule : $a = A - \Phi$ (phi).

Stéphane Thibierge : Tout à fait.

Angela Jesuino : C'est de ça dont il s'agit.

Stéphane Thibierge : Complètement.

Angela Jesuino : Y compris en comprenant que s'il n'y a pas de phallus, il n'y a pas de petit a non plus.

Stéphane Thibierge : Absolument.

Angela Jesuino : Donc il faut la mise en place du phallus pour qu'il y ait aussi quelque chose... L'objet a est mis en place par le manque dans l'Autre, aussi. Ça, c'est important.

Vous avez peut-être des questions ?

Stéphane Thibierge : Mias oui, est-ce que vous auriez des questions, pour Angela, ou des remarques, après ce qu'elle nous a apporté ? Ou bien des passages qui vous paraissent toujours compliqués, difficiles, même après qu'Angela nous a proposé son parcours très précis ?

Intervenant : J'ai une petite question par rapport aux remarques que vous veniez de faire. Pour reprendre cette phrase, « représenter quelque chose pour quelqu'un, c'est justement là ce qui est à revoir ». Et vous disiez que ce n'était pas du tout l'affaire de la psychanalyse finalement, de représenter quelque chose pour quelqu'un. Mais j'entendais ça dans la leçon comme... mais c'est le début... enfin, le transfert commence, s'installe par-là, d'une certaine façon.

Stéphane Thibierge : Ah, le transfert commence par là !

Intervenant : La responsabilité de l'analyste, c'est justement de faire ce pas de côté [...], mais aussi d'être vigilant à l'importance de ce signe qu'il va représenter. C'est tout le travail de la cure, finalement.

Stéphane Thibierge : Complètement, et c'est toute la difficulté. Puisque vous devez représenter quelque chose pour l'analysant, mais vous devez lui faire signe, donc, mais comme le dit Lacan, « faire signe du manque de signifiant ». Alors ça veut dire quoi, concrètement ?

Parce que vous n'allez pas dire à votre patient : « vous savez, je suis signe mais... manque de signifiants ». Il faut donc accepter d'être signe. Lacan, on peut pas dire qu'il se dérobaît au fait de faire signe ; alors il y allait, lui, je crois. Vraiment... Il rendait les patients fous, fous de transfert, parce qu'il faisait signe... vraiment sans complexe, mais il faisait assez bien entendre par ailleurs, que se *faire signe* était un *faire signe* – comme il le dit je ne sais plus où – plein de pièges. C'était pas faire signe vers un truc qu'on peut mettre dans sa poche.

Parce que Alcibiade et Socrate, comme le dit Lacan, Alcibiade il essaye, c'est un coquin, il voudrait bien avoir le signe que le désir de Socrate peut être attrapé si j'ose dire, qu'on peut mettre la main dessus. Lui, il aimerait faire ça parce que c'est vraiment un coquin. Il aimerait mettre la main sur le signe.

C'est une démarche perverse, ou bien une démarche de névrosé. Les névrosés sont un peu pervers sur les bords. Ça a été souvent évoqué, même par Lacan. Les névrosés, c'est des pervers, mais petits, quoi. Ça va pas très loin. Mais quand même, ils aimeraient bien aussi pouvoir attraper le signe.

Mais d'ailleurs c'est ce qu'on voit *beaucoup* dans la réalité clinique la plus élémentaire. Les gens, quand ils fonctionnent à fond, quand ils se donnent à leur boulot, quand ils arrivent tendus comme des arcs par le travail, par... tout ça, cette espèce d'érotisation du fonctionnement phallique, qu'est-ce que c'est d'autre que d'essayer de mettre la main sur ce phallus, de s'en faire un rempart, comme ça, tout érigé ?

On est beaucoup là-dedans, dans cette espèce de petite perversion, presque sociale. Donc, votre question est, je trouve, très juste – non, Angela ?

Angela Jesuino : Oui, oui, tout à fait. Ce que tu disais par rapport à cet investissement phallique du travail, on le perçoit aussi quand il y a des pertes de travail, par exemple, quand le sujet est renvoyé, etc. C'est des effondrements terribles, par moments, justement, parce qu'il y a quelque chose, là, de ce phallicisme qui est désavoué, socialement, et ça peut prendre des tournures assez dramatiques pour le sujet.

Oui, alors, toute la difficulté, [pour] l'analyste, c'est de ne pas s'y croire. De ne pas s'y croire à cette place, de savoir qu'il n'est que le représentant. C'est là qu'on va pouvoir travailler avec le transfert.

Intervenante : Quelle est la différence entre ce dont vous parlez, de cette érection contemporaine, par exemple quelqu'un qui travaille beaucoup, avec la consistance de l'image du corps ?

Stéphane Thibierge : Quelle est la différence ?

Intervenante : Ouais. Dans un cas, c'est retranché, c'est ça ?

Angela Jesuino : Alors... peut-être on peut dire que c'est deux moments différents.

Pour que l'image puisse consister, il faut qu'il lui manque quelque chose. Il faut qu'il y ait quelque chose qui soit retranché. L'image, elle se constitue, en fait, autour d'un trou, on peut dire ça comme ça, quelque chose comme ça.

Et là, j'étais en train d'aller dans le sens de Stéphane, [à propos de] cet investissement phallique du travail par exemple – ça, c'est à mon avis d'un autre ordre, c'est la question y compris d'un narcissisme phallique, d'*être* le phallus. Et quand on ne peut pas tenir ça, des fois ça s'effondre. Quand c'est désavoué, par exemple, socialement, par un licenciement, on voit des effondrements narcissiques importants. Y compris chez les femmes, beaucoup, des *executives*, des femmes qui ont... et quand on leur enlève ça, c'est pas facile.

Enfin, je ne sais pas comment tu répondrais à ça, mais c'est deux choses différentes.

Stéphane Thibierge : Vous pouvez redire votre question ?

Intervenante : Parfois aussi la limite, elle est réelle, non, dans les burn-out par exemple ? Où ça ne va pas être un licenciement mais où le sujet va s'épuiser jusqu'à ce qu'il y ait à nouveau un retranchement qui vienne du réel, là où ça s'est pas fait ?

Stéphane Thibierge : Oui, on peut le dire comme ça. C'est... comment dire ? Comment vous formulez votre question, au départ ?

Intervenante : La différence entre la consistance imaginaire et là où Angela l'a appelé l'érection narcissique contemporaine. [...] ça répond pas tout à fait, qu'il y a des personnes qui s'érigent avec leur travail et qui peuvent s'effondrer justement après un licenciement.

En fait c'est le terme de consistance peut-être que j'ai du mal à articuler avec ce qui va avec, c'est-à-dire le retranchement.

Stéphane Thibierge : Oui.

Intervenant : [...] qui contient notre image moïque à partir d'un retranchement ?

Stéphane Thibierge : Notre image moïque, elle est liée à ce retranchement phallique. C'est-à-dire que s'il n'y a pas le retranchement phallique, il n'y a pas d'image moïque. Vous le voyez dans les psychoses. Dans les psychoses, c'est tout le drame des psychotiques, c'est que leur image ne tient pas.

Ça prend des formes cliniques très variées, mais il y a toujours dans une psychose, c'est d'ailleurs une indication clinique importante, puisque dans une psychose, on sait absolument certainement qu'il y a toujours une défaillance, voire éventuellement un effondrement de l'image, qui est possible, qui n'est pas toujours réalisé, mais qui est toujours à l'horizon. Et cet effondrement de l'image, c'est justement le fait que le phallus n'a pas été symbolisé, c'est-à-dire retranché, au niveau du moins-phi, comme symbole. Il est un symbole. Il n'est rien de plus ni de moins qu'un symbole. Et ce symbole très important est très spécifique dans ses effets de structure – ce que développe cette leçon. Alors néanmoins, ce qui est retranché comme ça, sur le plan symbolique, donne à l'image sa consistance.

Alors, à partir de là, vous avez beaucoup de manières cliniquement repérables de jouer de son narcissisme, ou bien en quelque sorte d'abuser de cette valorisation imaginaire du phallus, qui va au-delà du narcissisme et qui peut aller dans une jouissance que vous évoquiez au titre de ce qu'on appelle maintenant le burn-out. Quand on se phallicise soi-même jusqu'à devenir, se mettre au service, en quelque sorte, d'un fonctionnement purement phallique, c'est tuant. C'est complètement tuant.

D'où le burn-out, qui en français, en plus, c'est quand même curieux qu'on dise burn(e)-out en français, quoi. Ça dit très bien ce que ça veut dire. Mais comme souvent, j'ai remarqué, le français dit à sa façon la vérité sur certaines formulations anglo-saxonnes.

Enfin bon, c'est comme Chat GPT. C'est une langue obscène, le français. On ne peut pas s'empêcher de dire la vérité.

Tandis que ces signifiants, au départ, qu'est-ce qu'ils sont jouissifs ! *Chat GPT, burn-out,*

c'est terrible. Ça jouit un maximum.

Angela Jesuino : Oui, d'ailleurs, burn-out, on met tout et n'importe quoi là-dedans.

Mais pour revenir à la question de la consistance de l'image, il y a un travail d'un peintre qui s'appelle Bertrand qui est assez joli pour montrer ça. Il met un miroir par terre et au centre du miroir, il met une poignée de sel, une quantité de sel. Et s'il n'y a pas ça, le miroir ne peut pas refléter ce qu'il y a au ciel. Donc grâce à ces poignées de sel qui font un trou dans le miroir, on peut voir l'arbre reflété. S'il n'y avait pas ça, l'image ne marche pas. C'est-à-dire qu'on ne peut pas voir l'image.

Stéphane Thibierge : Ah bon ? Tu nous intrigues.

Angela Jesuino : Oui, il faudrait que je vous montre.

Stéphane Thibierge : Il s'appelle comment ce peintre ?

Stéphane Thibierge : Bertrand.

Stéphane Thibierge : Bertrand, comme le prénom ?

Angela Jesuino : Oui. Il est venu à l'association faire une journée avec et invité par Esther Tellerman. C'était assez saisissant. Peut-être que j'explique mal. Mais quand il parle de cette image, il a fait une photo de ça. S'il n'y avait pas ce trou-là, le miroir n'est pas réfléchissant. On ne peut pas voir l'image.

Intervenante : Pourquoi ?

Angela Jesuino : Alors là je suis en peine de vous expliquer. Mais je pense qu'il y a trop de lumière. Je ne sais pas... Il y a quelque chose qui ne permet pas que l'image puisse refléter dans le miroir. Non, il le met par terre. Et ça, ça m'a semblé très significatif du fait que sans ce trou, il n'y a pas d'image.

Eriko Thibierge : C'est-à-dire, il y a trop de lumière ? C'est réfléchissant...

Angela Jesuino : Voilà, on ne peut pas voir.

Intervenant : Est-ce que c'est un miroir sans teint ?

Angela Jesuino : Non, non, c'est un miroir.

Il faudrait que je retrouve le livre pour vous le montrer. C'est un point aveugle.

Eriko Thibierge : Il faut qu'il y ait un point obscur, de trou, d'ombre, qui fait ombre, enfin quelque chose qui permet que la lumière...

Angela Jesuino : ... qui permet que la lumière soit réfléchissante. Je vous promets que la prochaine fois, je vous montrerai ça. C'est très intéressant pour se rendre compte de pourquoi il faut que... Enfin, ce n'est pas Zucchi, c'est un autre peintre qui nous montre quelque chose d'assez essentiel, je trouve.

Bon, alors... il y a une question.

Autre intervenante : Je n'ai pas vraiment bien compris, le phallus qui n'a pas été symbolisé comme effet de structure, dans la psychose.

Stéphane Thibierge : Qu'est-ce qui vous paraît difficile, là ?

Autre intervenante : C'est le rapport du phallus par rapport à l'image. J'ai du mal à... j'ai un blocage.

Stéphane Thibierge : Il faudrait que vous repreniez peut-être le... C'est un texte qui est difficile, mais vous auriez peut-être intérêt à le relire, le texte de Lacan sur les *Remarques à propos du rapport de Daniel Lagache*. Et là aussi, je ne sais plus dans quel texte, mais quand il parle, vous savez, de la petite fille qu'il a vue, qu'il a pu observer mettre la main, passer la main sur la zone du sexe, comme ça, comme on effacerait quelque chose, comme pour marquer la disparition de quelque chose, à l'âge justement où se constitue l'image. Ce qui dit très bien la chute de l'investissement de la zone phallique pour que l'image se mette en place.

L'enfant, garçon ou fille, ne peut pas donner une consistance à cette zone phallique. Et c'est de là que surgit l'image spéculaire.

Et ça peut s'entendre, effectivement. La petite fille, elle ne peut pas parce que c'est une petite fille, et le petit garçon, il ne peut pas parce que... il a certes le petit bout, mais il n'est pas opérant. Donc c'est aussi une chute pour lui, voire toutes les angoisses du petit Hans.

Angela Jesuino : Oui, ce qui est formidable dans cette leçon, parce qu'il va sans cesse... il ne va pas s'arrêter de dire que ce qui est opérant, c'est le signifiant.

Stéphane Thibierge : Voilà, bien sûr. Ah ben oui, parce que s'il n'y avait pas le signifiant, la petite fille, le petit garçon, il n'y aurait aucun problème du côté de la zone...

Eriko Thibierge : Oui, c'est-à-dire le rapport au grand Autre.

Stéphane Thibierge : Oui, c'est le rapport au grand Autre qui crée ça.

Thibaut : Peut-être que le détour par le stade du miroir peut peut-être éclairer, à mon avis, cette tenue de l'image. C'est que non seulement il y a l'image, mais il y a aussi la désignation par l'Autre. C'est en ça que ça tient.

Angela Jesuino : Oui, bien sûr.

Stéphane Thibierge : Mais cette désignation par l'Autre, on l'évoque tout le temps et on a raison.

Mais cette désignation par l'Autre, il ne faut pas en faire un moment de révélation épiphanique. Parce qu'en fait, cette révélation par l'Autre, qu'est-ce qu'elle traduit ? Elle traduit juste que, depuis dès avant sa naissance, ce petit enfant, il est complètement représenté dans le langage. Et la personne qui lui dit, voilà, c'est toi, Toto, elle ne fait que manifester la manière dont le petit parle-être est complètement investi dans le langage.

Eriko Thibierge : Le signifiant.

Stéphane Thibierge : Le signifiant.

Angela Jesuino : Je ne sais pas si aujourd'hui on se rend compte de la puissance de ce qu'il raconte Lacan dans cette leçon.

Parce que c'est au moment même où il y a la phase génitale, qui était tenue comme le moment d'accomplissement du sexuel, qui va faire intervenir quelque chose qui est justement de l'ordre d'un... C'est-à-dire qu'il n'y a pas d'apothéose, il n'y a pas de plénitude. Il y a quelque chose qui est de l'ordre du tranchement, qui est de l'ordre de la mise en place du signifiant du désir comme tel, et qui échappe complètement à cette totalisation rêvée, imaginée, y compris par les analystes eux-mêmes, de ce qui serait la phase génitale. Donc c'est quand même très puissant comme mise en place et comme renversement de la question.

Il ose poser cette question. Comment ça se fait que dans la phase génitale il y a quelque chose qui cloche ?

Oui, sur ces belles paroles...

Stéphane Thibierge : Merci, Angela.